

Sombornon (Côte d'Or) le 1 Janvier 1891



8278

Mon ami, votre fatale dépêche, m'a bien surpris tout à fait, car je savais que notre digne et respecté ami dictait rapidement, n'en a pas moins été un coup très cruel pour moi, parce qu'il vous atteint donc le grand amour de votre vie, et que tout ce qui vous arrive de douloureux me contriste, par la pensée que ceux qui sont au plus près, au plus intime de mon âme souffrent, sans que j. puisse leur être de quelque secours.

Vous savez combien je vous suis intimement attaché. Vous avez été si bonne pour mon pauvre cœur accablé par la catastrophe dont nous allons avoir maintenant à pleurer doublement l'anniversaire!! Vous avez été si intimement unie à mon malheur, et vous m'avez si doucement, si fraternellement, avec toutes les grâces d'une femme et toutes les forces d'une virile amitié, relevé de mon désespoir! Je n'oublie rien, car je le ne vous connais

sais pas avant le grand deuil qui nous brisait
tous les deux, mais vous m'avez appelé,
vous m'avez soigné, rendu à moi-même
Comment ne servirais-je pas pour moi bien
plus qu'une simple et banale connaissance
et relation du monde agité, ingrat et
oubliant de la politique? Je ne vous vois
guère, pas assez pour mon cœur et pour mon
esprit, mais de loin comme de près, je suis
à vous, bien à vous, et je vois que vous
pensez de même, puisque dans une presse
comme celle-ci, vous vous tournez de mon
côté, attendant de moi quelque bien.

Oh! que ne puis-je répondre à ce que
vous attendez! Vous savez bien aussi ce que
je pensais de celui que vous venez de perdre
de ses talents, de ses services, de sa fermeté
et loyale intelligence politique, des écrits
propres qu'il a laissés, de sa rûde et
véritablement exemplaire existence de journaliste
de l'ancien temps, toujours du bon côté
le cœur chaud, la tête froide, clairvoyant
conseiller, parfait ami.

Vous l'aimiez comme un tel homme
un tel père devait être aimé, vous avez été

on peut le dire, toute sa part de bonheur
en ce monde. Il n'y voyait plus
que vous, à la fin. Quelle dure séparation
du moins vous avez pu lui fermer les yeux!
N'allez vous pas quitter Paris, pour porter
ailleurs, en quelque autre pays, votre
douleur. Nous, vos amis, nous ne pouvons
vous y suivre. Dites le moi pour que je
m'habitue à cette triste pensée, dites moi
si cette mort va nous priver de vous. Hélas!
nous pensons plus à vous qu'à vous-même,
Égoïstes que nous sommes! mais aussi
pourquoi êtes vous si bonne, si simple,
si charitable de côté du cœur pour
aux à qui vous avez déjà fait donner
en leur donnant votre amitié

Vous avez reçu ma dépêche. J'ai
eu mille regrets à vous parler d'élections
sénatoriales en un jour et en un moment
pareil, mais j'ai dû le faire, et je vous
en demande pardon.

Nous avons dans la Côte d'Or une
élection à faire qui se présente dans
les conditions les plus difficiles. Il y va

de toute notre politique dans la Côte d'or. J'ai
télégraphié à M. Magnin d'aller vous
voir, et de vous demander de remettre
jusqu'à lundi les obsèques de votre père
pour qu'il en soit permis d'y assister
si les obsèques ont lieu samedi matin
je pourrais encore y assister et même
toute la journée, mais dans ce cas là
je me verrai forcé de manquer la
réunion du Congrès préparatoire où
tout doit se décider. Mes amis d'ici
ne me pardonneraient pas mon absence.
Ils n'y comprendraient rien, ils s'entretien-
draient mal : je jouerais tout mon avenir
et je le perdrais vu l'état de violence et
d'aigreur des partis.

Si je vous manque, ce ne sera pas ma
faute. Je n'ai pas besoin de protester, n'est-ce
pas. Quoiqu'il arrive, soyez sûre que je
retrouverai le celui que vous pleurez et que j'aimais
comme un maître, comme un père dont l'âme
des l'esprit l'hommage qui lui est dû.

Et bientôt, je vous serre dans mes bras, contre
mon cœur en ami dévoué et désolé, avec une
infinité tendresse.

E. Sorel